



UNIVERSITY OF PITTSBURGH



Darlington Memorial Library









# JUMONVILLE.

## POÈME.

*Par M. THOMAS,*

P. E. L'U. D. P.

---

Quod genus hoc hominum? quæve hunc tam barbara morem  
Permittit Patria? *Virg. Æneid.*



---

M. DCC. LIX.

( )

( )

( )

( )

( )

( )

( )

( )



---

---

## P R E F A C E .

**L**E sujet de ce Poëme est l'assassinat de M. de Jumonville en Amérique , & la vengeance de ce meurtre. Comme les événemens sur lesquels cet Ouvrage est fondé , pourroient n'être pas connus de tout le monde , je vais d'abord en retracer une légère idée. On y verra , pour ainsi dire , le fond du tableau ; & par-là , on sera mieux en état de distinguer les traits étrangers que l'imagination a ajoutés à l'histoire.

La Paix d'Aix-la-Chapelle faite en 1748 , sembloit avoir pacifié l'Europe ; mais le germe de toutes les guerres , l'ambition &

*a ij*

l'intérêt subsistoient encore. Cette Nation politique , ambitieuse & hautaine , ennemie de la France , autant par haine que par système , aussi avide de s'aggrandir , qu'indifférente sur le choix des moyens , cherchoit dans l'exécution même du Traité de Paix , de nouvelles semences de guerre. Les limites des Colonies causèrent entre la France & l'Angleterre de très-grandes discussions , pour lesquelles on nomma respectivement des Commissaires. Mais tandis que les Anglois faisoient semblant de négocier avec la France pour terminer ces restes de divisions , déjà la guerre étoit résolue dans leur conseil. Maîtres des plus riches contrées dans l'Amérique septentrionale , leur ambition dévorait encore les forêts du Canada.

*P R E F A C E.*

v

Enlever ce pays à la France , aggrandir leur commerce , & se-frayer un passage dans nos Isles , dont le Canada est le plus fort boulevard , c'étoit pour eux trois puissans motifs qui les excitoient à l'invasion. La justice & les Traités s'y opposoient : mais parmi les hommes , le sort de la Justice , c'est d'être toujours écrasée par l'intérêt ; & les Traités n'ont jamais été un frein pour l'ambition.

En 1753 , les Anglois , sans aucun prétexte , & dans le tems qu'on étoit en pleine paix , franchissent les Monts Apalaches , qui séparent leurs Colonies d'avec les nôtres. Ils s'avancent en corps d'armée sur les Terres de la domination de France , & conduisent avec eux plusieurs

canon. M. de Contrecœur, Officier François, commandoit un corps de troupes qui avoit été posté sur les bords de l'Oyo , pour éclairer la conduite des Sauvages voisins. Il apprend que les Anglois s'étoient avancés jusqu'à la riviere de Malenguélé , & qu'ils se fortifioient. Il crut que son devoir l'obligeoit de s'y opposer. Mais avant d'employer la force , cet Officier qui craignoit de rallumer la guerre , voulut tenter les voies juridiques. Il envoya au Commandant Anglois , un Officier distingué , avec une Lettre dans laquelle il le sommoit de retirer ses troupes de dessus les Terres de la domination Françoisse. Les Anglois feignirent d'abord de satisfaire à cette sommation ; mais en effet , craignant

d'être bien-tôt attaqués , ils se hâtèrent d'achever le Fort qu'ils avoient commencé à bâtir ; ils l'appellèrent le Fort de la Nécessité.

M. de Contreccœur étoit incertain si les Anglois s'étoient retirés. Pour s'en assurer , il fit partir le 29 May M. de Jumonville , Officier François plein de mérite , & lui donna une escorte de trente hommes pour l'accompagner. Il avoit ordre de découvrir si les Anglois étoient encore sur les Terres de France ; & s'il les rencontroit , de notifier à leur Commandant une seconde sommation de se retirer. Cet Officier part avec son escorte. Il étoit encore à une certaine distance du Fort ; tout-à-coup il est environné d'Anglois qui font sur lui

un feu terrible. Il fait signe de la main au Commandant ; il montre ses dépêches ; il demande à être entendu ; le feu cesse , on l'entoure , il annonce son caractère & sa qualité d'Envoyé ; il lit la sommation dont il est porteur ; il n'étoit encore qu'à la moitié de sa lecture , les Anglois l'assassinent. Telle est la réponse qu'une nation , prétendue philosophe , a fait au discours d'un envoyé François , dont la personne étoit consacrée par un titre regardé dans tous les siècles & dans tous les pays , comme inviolable. Le feu recommence aussitôt. La troupe qui escortoit Jumonville est enveloppée. Huit hommes de cette escorte sont tués & tombent à côté du corps sanglant de leur chef. Le reste forcé de se rendre est fait prisonnier.

Un seul Canadien se sauve & vient porter l'horrible nouvelle. M. de Contrecoeur crut alors qu'il ne devoit point différer à venger l'outrage fait à la France & au Roi son maître. Les Sauvages indignés de l'horreur d'un tel crime , qui peut-être est inconnu chez eux , viennent en foule la massue en main pour lui offrir leurs services. Tous respirent la vengeance. Tous veulent punir les assassins des François leurs bienfaiteurs. Ce détachement part du Fort du Quesne ; il est commandé par M. de Villiers , frère de M. de Jumonville. Cet Officier , qu'animoit en même-tems & la nature & l'amour de la patrie , avoit à venger & le meurtre d'un frère , & l'insulte faite à la France. Les Sauvages lui servent de guides. Il arrive

le 3 Juillet au lieu où s'étoit commis l'assassinat. Il le trouve encore teint du sang de son frère ; il voit les corps des François encore étendus. Quel spectacle ! bien-tôt le Fort des Anglois est investi & attaqué ; le feu dure avec la plus grande violence pendant trois heures de suite. Le Fort s'ébranle , & la garnison n'a plus de défense.

Les ordres de M. de Villiers portoient expressement de ne faire des actes d'hostilités , qu'autant qu'il en faudroit pour chasser les Anglois du Fort qu'ils avoient bâti , & pour évacuer les Terres de France. On vouloit éviter tout ce qui pourroit causer une rupture entre les deux Couronnes : & tandis que les Anglois , par le plus grand



de tous les crimes , se teignoient du sang d'un envoyé François ; les François respectoient le sang même de ces assassins. M. de Villiers fidèle à ce plan de modération & d'humanité , fait crier aux assiégés que s'ils veulent parler , il fera cesser le feu. Aussitôt il se présente un Capitaine Anglois pour capituler. Les articles furent bien-tôt signés. On permit aux Anglois de sortir du Fort avec les honneurs de la guerre & une pièce de canon. Les François se rendirent même les défenseurs de leurs ennemis contre les Sauvages qui cherchoient à les déchirer. On finit par détruire le Fort , monument affreux & de l'injuste usurpation des Anglois & du crime qu'ils avoient commis pour s'en assurer la possession.

Telle est l'histoire des événemens sur lesquels ce Poëme est fondé. Je dois maintenant rendre compte des légers changemens que j'y ai faits.

Un Poëme ne doit être ni une froide gazette , ni un ouvrage purement d'imagination. Il faut qu'il soit appuyé sur des faits réels , pour exciter un véritable intérêt : mais il ne faut point qu'il suive trop scrupuleusement le fil de l'histoire , de peur que l'imagination qui doit être échauffée par la lecture d'un Poëme , ne se refroidisse & ne se glace. L'art du Poëte consiste donc à choisir dans l'histoire quelque grand événement qui puisse intéresser par lui-même. C'est le bloc de marbre qui est entre les

main du Sculpteur , & dont il doit faire une belle statue selon la nature & les règles de son art. Mais comme il est permis au statuaire de prendre les dimensions qu'il veut , & de retrancher de cette pièce de marbre , tout ce qu'il juge à propos ; de même le Poëte peut écarter tous les petits événemens dont le détail seroit inutile ou contraire à son plan , & appésantiroit la marche de son Poëme. Ainsi l'a pratiqué Corneille dans *Rodogune* & dans *Cinna* , Racine dans *Britannicus* & dans *Mithridate* , M. de Voltaire dans sa *Henriade* & dans les belles Tragédies de *Brutus* & de *Rome sauvée*.

Les principaux changemens qu'on s'est

ici permis , regardent sur-tout le dénouement. Selon l'Histoire , les François sont entrés dans le Fort par capitulation ; ils ont même traité les Anglois avec les plus grands égards , comme s'ils eussent été encore en paix avec eux. Dans le Poëme au contraire , ils ne sont animés que des mouvemens de la vengeance ; ils combattent avec autant de fureur que d'intrépidité pour punir les assassins de Jumonville ; & après en avoir fait périr un grand nombre par le fer & la flamme , ils chargent les autres de chaînes sur les débris de leurs murailles. Il est aisé de justifier ces changemens. Le sujet du Poëme , comme je l'ai déjà dit , est l'assassinat de Jumonville , & la vengeance qui en est tirée. Or si la vengeance se borneroit à faire sortir

les Anglois du Fort , elle ne feroit ni assez complete ni assez éclatante. D'ailleurs , comme dans tout le cours du Poëme , on représente les François & l'Officier qui les commande , comme occupés du soin de cette vengeance ; ils ne rempliroient plus leur caractère à la fin du Poëme , si on leur faisoit tenir la conduite qu'ils tinrent en effet , forcés par des ordres supérieurs. Le Poëte a dû les faire agir , comme ils auroient agi sans doute , s'ils avoient été les maîtres de se régler sur leurs propres sentimens. La poésie suit la nature pour règle , & non les ménagemens de la politique.

C'est pour la même raison , qu'on a ajouté à la fin un tableau général de toutes les dif-

graces que les Anglois ont effuyées depuis le commencement de cette guerre, sur terre ou sur mer, dans l'Europe ou dans l'Amérique, dans l'Afrique ou dans les Indes. On les présente comme une punition de cet assassinat, contraire à toutes les loix des nations, afin que ce crime paroisse assez vengé : & par-là ce morceau rentre dans le plan général du Poëme.

Quoique Jumonville ne fût qu'un simple Officier François, & que son nom ne fût point connu avant cette tragique aventure qui ne l'a rendu que trop célèbre, on a cru que sa mort pouvoit être assez intéressante pour former le sujet d'un Poëme. Ce n'est plus

plus ici un simple particulier ; c'est un homme revêtu d'un caractère sacré , & qui en sa qualité d'Envoyé , représente l'auguste corps de sa nation. Son assassinat n'est point un de ces meurtres qui doivent être confondus dans la liste des crimes obscurs & vulgaires ; c'est un crime qui doit exciter l'indignation de tous les peuples , qui attaque les loix primitives des nations , qui renverse tous les fondemens du droit politique établi entre les hommes. J'ose le dire , cette mort doit intéresser , non-seulement la nation Française , mais même toutes les nations du monde , excepté celle qui a pu commettre un tel crime. Eh quoi ! pour mériter notre attention , faudra-t'il toujours des titres &

des grandeurs ? quelle malheureuse foiblesse de l'esprit humain , de ne s'intéresser qu'au sort de ceux que la fortune a élevés au-dessus de nos têtes ? Ne suffit-il pas d'être homme & d'être notre égal , pour avoir droit de nous attendre ? Parmi nous on ne fait les éloges funèbres que de ceux qui pendant leur vie ont porté des titres pompeux. Mais à Athènes & dans Rome , tous ceux qui avoient servi la patrie , ou qui étoient morts pour elle , avoient droit aux éloges de leurs concitoyens : & les Orateurs ou les Poètes qui jettoient des fleurs sur leurs tombeaux , excitoient toujours l'attention publique.

D'ailleurs , tous les arts doivent se rapporter au bien de l'humanité. Ils doivent avoir



pour but d'inspirer aux hommes l'amour de la justice & l'horreur du crime. Et que sont les talens , s'ils ne doivent point servir à rendre les hommes meilleurs ? la poésie sur-tout, qui dans les premiers siècles , n'étoit autre chose que l'histoire des événemens célèbres , doit se ressouvenir de son ancienne origine. Elle est chargée de transmettre à la postérité, le dépôt des vertus & des crimes , pour instruire les hommes. L'assassinat de Jumonville est un monument de perfidie qui doit indigner tous les siècles. On doit employer tous les moyens pour en perpétuer le souvenir : & puisque pour le malheur du genre humain , il n'y a point de Tribunal où l'on puisse citer les nations coupables , du moins que la postérité en tienne lieu , qu'elle les

flétrisse , & que la crainte de l'infâmie soit au moins un frein qui les retienne.

Je ne dirai plus qu'un mot sur ce Poëme. L'Auteur l'a travaillé autant que la foiblesse de son génie lui a pu permettre. Il n'ignore point combien l'art d'écrire en vers est difficile. Il est sur-tout effrayé par le dégoût du Public , qui rassasié de tant de chef-d'œuvres en ce genre , rendu superbe & difficile par la lecture continuelle de Boileau , de Racine , de Rousseau & de Voltaire , fatigué même de la Poësie qui commence à tomber parmi nous , juge avec beaucoup de sévérité ces sortes d'ouvrages , quand il daigne les lire.

JUMONVILLE.



# JUMONVILLE.

## P O È M E.

### CHANT PREMIER.

**L** A paix a disparu : de nouvelles tempêtes  
 Dans un ciel orageux éclatent sur nos  
 têtes.

La Tamise en fureur mugit dans ses roseaux :  
 Pour combattre la Seine , elle arme tous ses flots.  
 La Sprée \* a sur ses bords appelé la victoire ;  
 Et ce fleuve autrefois , qui sans nom & sans gloire ,  
 Sur un sable inconnu rampoit obscurément ,  
 Redoutable aujourd'hui par son débordement ,

\* Fleuve qui coule à Berlin.

Dans sa course orgueilleuse entraîne des Couronnes ,

Veut rouler en grondant sur les débris des Trônes ,

Au Danube asservi prétend donner des fers ,

Et du bruit de son cours remplir tout l'Univers.

Excité par le choc de ce commun orage ,

Sur les bords Espagnols j'entends frémir le Tage :

Je vois son urne d'or sous sa main s'agiter ,

Et son courroux naissant déjà prêt d'éclater.

O malheureux mortels , votre aveugle furie ;

De meurtres , de combats , n'est donc point assouvie ?

Vous verra-t-on toujours , prêts à vous égorger ,

Accroître vos malheurs en voulant les venger ,

Et sans cesse aiguïsant de criminelles armes ,

Vivre sur des débris arrosés de vos larmes ?

Quoi , la guerre est encore où triomphent les Arts ?

Quand ce flambeau sacré qui luit à vos regards ,

Eclaire vos esprits de ses divines flammes ,

Le flambeau de la haine embrase encor vos ames !

## P O E M E.

Les Sages de la terre en font les oppresseurs !  
Des Tigres & des Loups nous conservons les  
mœurs.  
Par les Arts éclairés , sommes-nous moins bar-  
bares ,  
Que le Huron sauvage , ou les Hordes Tartares ?

Fiers Anglais , de la France implacables rivaux ,  
C'est vous dont la fureur a creusé ces tombeaux ;  
Vous de qui la raison , en son orgueil extrême ,  
Se croit un rayon pur de l'essence suprême ,  
Vous ces êtres pensans , ces sages révéérés  
Par qui tous les mortels devoient être éclairés.

C'est peu d'avoir forgé le glaive de la guerre ;  
De prodiguer votre or pour les maux de la terre ;  
Vos sacrilèges mains ont commis des forfaits  
Que les voiles du tems ne couvriront jamais.  
Pirates , assassins , usurpateurs , parjures !  
Quel horrible tableau pour les races futures !

La Muse qui préside à l'immortalité ;  
Et qui grave en airain l'austère vérité ,  
Dérobe également à l'oubli des ténèbres ;  
Et les grandes vertus & les crimes célèbres.  
J'ose donc retracer un de ces attentats ,  
Dont la honte à jamais doit flétrir vos états.  
Puissai-je , ô Jumonville , éternisant ta gloire ,  
Dans des chants immortels consacrer ta mémoire ;  
Et de tes assassins dépeignant la fureur ,  
Imprimer à leurs noms une éternelle horreur !

Et vous dont la valeur & le zèle intrépide ,  
Vengea sur ces brigands ce barbare homicide ;  
Permettez que ma main attachant vos lauriers ,  
Du prix de la victoire orne vos fronts guerriers.

Pour verser dans mon sein les flammes du génie ;  
Je n'invoquerai point les Dieux de l'harmonie.  
J'abandonne le Pinde & ses sacrés vallons.  
Ma Patrie & mon Roi , voilà mes Apollons.

Sensible aux longs malheurs qui désoloient la  
terre ,

Louis avoit fermé les portes de la guerre ;  
Le soldat désarmé , cultivant les guérers ,  
Moissonnoit dans son champ les trésors de Cérès.  
La rouille dévorante émouffoit les épées ,  
Que du sang des humains Bellone avoit trempées ,  
Et du Dieu des combats les redoutables traits ,  
Dormoient dans le silence , entassés par la paix.

Mais la paix vainement suspendoit les allarmes ;  
L'Anglais, toujours féroce, est rebelle à ses charmes.  
Ce peuple impérieux , fier ennemi des loix ,  
Esclave sous Cromwel , & tyran sous ses rois ,  
Qui tout couvert du sang des plus nobles victimes ,  
N'a dû sa liberté qu'à deux cents ans de crimes ,  
Prétend forger des fers aux autres Nations ,  
Respire encor le meurtre & les divisions.  
Son génie indigné voit l'heureuse abondance ,  
Enrichir de ses dons & couronner la France ;

Tout l'or des Nations, par cent canaux divers ;  
Couler dans nos cités , des bouts de l'Univers ;  
Nos Lys qui transplantés au sein du nouveau  
monde ,  
Fleurissent à l'envi sur leur tige féconde ;  
Les arides déserts du Sauvage habités ,  
Changés par nos travaux en superbes cités ;  
Et des climats brûlans jusqu'aux glaces de l'ourse ,  
Le commerce Français aggrandi dans sa course.

Un autre objet encor vient aigrir ses douleurs ;  
Et réveille en son sein ses jalouses fureurs.  
Nos triomphes passés & notre antique gloire ,  
Des champs de Fontenoy l'importune mémoire ;  
Les palmes de Raucoux , & les sanglants affronts  
Que Laufelt imprima sur leurs superbes fronts ,  
De ces affreux objets les lugubres images ,  
Tourmentent jour & nuit ces féroces courages.  
La sombre jalousie aveuglant leur raison ,  
Verse dans tous les cœurs son funeste poison ,



Et la haine attisant ces feux illégitimes ;  
Leur souffle la vengeance, & les excite aux crimes.

Dans ces vastes climats si long-tems ignorés,  
Du reste des humains par les flots séparés,  
Que ce fameux Génois\*, fier vainqueur des orages,  
Découvrit le premier à travers les naufrages,  
Les Français secondés par Neptune & les vents,  
Ont d'un empire heureux jetté les fondemens.  
Une France nouvelle en ces lieux florissante,  
Remplit cet Univers de sa grandeur naissante,  
Et croissant à l'abri du Trône de nos Rois,  
Fleurit paisiblement sous d'équitables Loix.  
Cent fleuves fortunés, descendus des montagnes,  
De leurs fécondes eaux arrosent ces campagnes :  
La main de la nature , utile avec grandeur,  
Y creusa de cent lacs la vaste profondeur.  
La terre si long-tems au repos condamnée,  
Sous de sauvages mains flétrie , abandonnée ;  
Sous la main du Français ranimant sa beauté,  
Reprend son premier charme & sa fécondité.

\* Christophe Colomb qui découvrit l'Amérique.

Des troupeaux mugiffans les vallons retentiffent ;  
Sous les épics dorés les campagnes jauniffent ;  
Et les Arts , de l'Europe enfans industrieux ,  
De leur brillante aurore embelliffent ces lieux.

Les groffiers habitans de ces lointains rivages ;  
Formés par nos leçons , inftruits par nos ufages ,  
Dans l'école des Arts & de l'humanité ,  
De leurs sauvages mœurs corrigent l'âpreté.  
Sous leurs toits de roseaux ils bravent la molleffe ;  
Leur arc & leur carquois font leur feule richesse :  
Leur cœur fimple & naïf dans fa férocité ,  
Respecte du François la fage autorité :  
Le François bienfaifant confole leur mifere ;  
Les aime en Citoyen , & les gouverne en Pere.

Des Tours , des Boulevards & des Forts mena-  
çans ,  
D'un art fier & terrible étrangers monumens ,  
Etonnent ces climats par leurs pompeux ouvrages ,  
Et des Peuples jaloux répriment les ravages.

## P O E M E.

Leur redoutable enceinte enferme des soldats  
Que la France a formés au grand Art des combats ;  
Et Neptune y porta ces foudres de la terre ,  
Ouvrages de l'Europe & rivaux du tonnerre.

L'Anglais, dont le génie embrasse l'Univers ;  
Presse encor les Français même au-delà des mers.  
Il regne ainsi que nous sur de vastes contrées ,  
Qu'à ses fiers Leopards la fortune a livrées.  
Cent monts audacieux , l'un à l'autre enchaînés,  
Hérissés de forêts , de neiges couronnés ,  
Des deux Peuples voisins redoutables frontieres ;  
Elévent jusqu'aux Cieux leurs superbes barrieres.

Des Anglais, tout-à-coup , les nombreux ba-  
taillons  
Du Canada surpris inondent les sillons ;  
Le concert belliqueux des clairons & des armes ;  
De la guerre orageuse annonce les allarmes ;  
Leurs Drapeaux déployés qui flottent dans les airs ;  
Appellent les combats sur ce triste Univers.

L'Oyo qui reposoit dans ses grottes profondes ;  
Tout-à-coup sous son urne entend frémir ses ondes.  
A ce trouble imprévu dans le sein de la paix ,  
Il quitte avec effroi son humide Palais ,  
Et levant sur les flots sa tête blanchissante ,  
De son corps azuré presse l'onde écumante.  
Il voit des fiers Anglais les torrens débordés ;  
Couvrir de Bataillons tous ses bords inondés ;  
De crainte à cet aspect ses regards se troublèrent ;  
Sur son front pâissant , ses roseaux s'ébranlèrent ;  
Ses flots épouvantés, pleins de trouble & d'horreur,  
A Neptune en grondant vont porter leur terreur.

Cependant enivrés d'une folle espérance ,  
Les Anglais sur ces bords marchaient en assurance.

La terreur devançoit leurs redoutables flots ,  
La fiere ambition voloit sur leurs Drapeaux ;  
Devant leurs Bataillons la discorde fatale ,  
Secouoit dans ses mains une torche infernale ;

Et cachant avec soin un fer ensanglanté,  
La sombre trahison marchoit à leur côté.

Mais c'est peu d'envahir : ces brigands homicides  
De nos champs désolés usurpateurs perfides ,  
Déjà pour assurer leurs sinistres projets ,  
Construisent en ces lieux un azile aux forfaits.  
Tel , un fleuve fougueux surmontant son rivage ,  
Se creuse un lit nouveau dans les champs qu'il  
ravage.

O Citadelle impie ! ô lieux infortunés !  
De quel crime inoui vous ferez étonnés !  
Témoin de ce forfait qui va bientôt éclore ,  
Le jour luit à regret sur vos murs qu'il abhorre ;  
Et frémissant d'horreur sous un Peuple assassin ,  
La terre avec effroi vous porte sur son sein.

Et vous faites des temps , ô siècles ! ô mémoire !  
Conservez à jamais cette effroyable histoire.  
De la vertu trahie il faut venger les droits ,  
Et l'artisan du crime en doit porter le poids.

Que l'Univers m'entende, & que l'Anglais frémissé.  
La honte du coupable est son premier supplice.

Ce monstre à mille voix , plus prompt que les  
éclairs ,  
Echo tumultueux des bruits de l'Univers ;  
L'agile Renommée en parcourant le monde ;  
Suspend chez les Français sa course vagabonde :  
Leur apprend que l'Anglais, d'un pas audacieux  
Affranchi ces rochers qui s'élèvent aux Cieux ,  
Ces remparts éternels bâtis par la nature ,  
Qu'il traîne sur ses pas le meurtre & le parjure.

Couronnés de l'olive, au sein de leurs remparts,  
Les Français occupés du Commerce & des Arts,  
Sur la foi des Traités, sans craindre les allarmes,  
D'une profonde paix goûtoient alors les charmes.

Chacun veut à l'instant signaler ses transports,  
Réprimer des Anglais les insolens efforts,

D'une guerre naissante étouffer l'incendie,  
Et dans leur sang impur laver leur perfidie.  
Leur Chef, sans condamner leur noble activité,  
Modère les accès d'un courage emporté.  
Il voit que de ce feu la première étincelle,  
Peut être le flambeau d'une guerre cruelle,  
Peut trouver dans sa course un funeste aliment,  
Et causer dans l'Europe un vaste embrasement.  
Il voudroit épargner, en écartant la guerre,  
Des crimes aux Anglais, des larmes à la terre.

Avant d'armer la France, & de fouiller ses  
mains

Du sang trop prodigué des malheureux humains,  
Il veut que revêtu d'un sacré ministère,  
De la foi des Traités sage dépositaire,  
Un Envoyé prudent, organe de la paix,  
Porte aux Usurpateurs la plainte des Français.

Parmi les combattans dont l'errante fortune  
Fut sur ces bords lointains conduite par Neptune,

Et qui dans ces déserts témoins de leur valeur ,  
De l'empire des lys soutenoient la grandeur ;  
Deux illustres mortels , Devilliers , Jumonville ,  
Arrosoient de leur sang cette rive stérile.  
Sages dans les conseils , hardis dans les combats ,  
Le bruit de leurs exploits voloît dans ces climats.  
Issus du même sang , nés de la même mere ,  
Leur bouche s'appelloit du tendre nom de frere ;  
Leurs cœurs étoient unis : ils ressentoient tous deux  
De la vive amitié les transports vertueux ;  
Et ces nœuds , qui formoient la chaîne la plus pure ,  
Avoient encor ferré les nœuds de la nature.  
Dans le même berceau , sous les mêmes lambris ;  
Tous deux dans leur enfance avoient été nourris.  
Lorsqu'en suite le temps & l'ardente jeunesse ,  
De leurs membres nerveux eut formé la souplesse ,  
Ces deux héros , unis dans leurs amusemens ,  
S'occupoient à dompter des coursiers écumans :  
Aux hôtes des forêts leurs bras faisoient la guerre ;  
Ils apprenoient ensemble à lancer le tonnerre.



Tous deux briguant l'honneur d'affronter les hazards ,

S'étoient le même jour consacrés au Dieu Mars ,  
Et sous de nouveaux cieux , sur des rives nouvelles

Jaloux de moissonner des palmes immortelles ;  
Tous deux fuyant ensemble un indigne repos ,  
De la mer orageuse avoient franchi les flots.

Leur mere , languissante au sein de sa patrie ,  
Traînoit encor loin d'eux une mourante vie.  
Hélas ! le seul espoir de revoir ses enfans ,  
La soutenoit encor sous le fardeau des ans.

Le jour , ce triste jour où la voile flottante  
Emporta ses deux fils sur la mer écumante ,  
Jusqu'au funeste port elle suivit leurs pas ,  
Tour à tour mille fois les ferra dans ses bras ;  
Et mouillant de ses pleurs les sables du rivage ,  
Levant au ciel ses mains qu'appesantissoit l'âge ;

» O Dieu , s'écria-t-elle , arbitre des humains ,  
» Toi , qui du haut des Cieux , gouvernes nos  
» destins ;  
» Sois sensible à mes cris , aux larmes d'une mère ;  
» Veille sur mes enfans dans cet autre Hémisphère.  
» De leurs jours menacés sur ces bords étrangers ;  
» Que ta main protectrice écarte les dangers.  
» Si tu permets qu'un jour la France les revoye ,  
» Dieu puissant ! à mon cœur réserve cette joye :  
» Ne m'ouvre point encor les portes du tombeau ,  
» De mes jours presque éteints conserve le flambeau.  
» Mais si le sort cruel outrageant ma vieillesse ,  
» D'un sinistre avenir menace ma tendresse !  
» O Dieu ! que mes douleurs te puissent attendrir :  
» Que j'obtienne aujourd'hui la faveur de mourir ,  
» Tandis que jouissant d'une heureuse ignorance ,  
» Mon cœur nourrit encor la flatteuse espérance ;  
» Tandis qu'ô mes chers fils , je vous vois , je vous  
» sens ,  
» Que je vous serre encor dans mes embrassemens.  
Hélas !

Hélas ! des vents jaloux les haleines légères  
Dans les airs agités disperfoient fes prières.

Le rang d'Ambaffadeur , ce titre révééré ,  
Demandoit un héros , un miniftre éclairé ,  
Prudent avec grandeur , & ferme avec fageffe ,  
Courageux fans orgueil , & fouple fans baffeffe.  
Jumonville eft nommé d'une commune voix ;  
Semblable à ce Nestor que l'on vit autrefois  
Par les charmes flatteurs d'une éloquente adreffé ,  
Des farouches guerriers adoucir la rudeffe ;  
Ce héros uniffoit la valeur & les arts ,  
Les palmes de Minerve , & les lauriers de Mars.

Devilliers tout-à-coup , en embraffant fon  
frere ,  
Sentit fon cœur émû d'un trouble involontaire.  
Il mêla des foupirs à fes tendres adieux ,  
Et long-temps dans la plaine il le fuivit des  
yeux.

Jumonville s'éloigne , & sa mâle assurance  
Annonce d'un grand cœur la noble confiance.  
Ministre pacifique , il ne soupçonnoit pas ,  
Que la paix pût cacher un piège sous ses pas.  
Du vertueux Français , tel est le caractère.  
De l'honneur & des Loix adorateur sévère ,  
Ignorant l'art affreux de tramer les forfaits ;  
Terrible dans la guerre, aimable dans la paix ,  
Ami juste & sincère , ennemi magnanime ,  
Le Français est trop grand pour soupçonner un  
crime.



---

*CHANT SECOND.*

**C**EPENDANT il s'avance, & déjà ses regards  
Découvrent des Anglais les coupables ramparts.  
Soudain de mille coups l'orageuse tempête  
Annonce le trépas qui siffle sur sa tête.  
Jumonville s'arrête : il instruit les Anglais  
Qu'il vient leur apporter des paroles de paix ;  
Il montre cet écrit, ce gage tutélaire ,  
Interprète muet de son saint ministère.  
Le feu cesse à l'instant ; & l'airain enflammé  
A retenu la mort dans son sein refermé.  
On l'entoure, on s'empresse ; un bruit plus favorable  
Succède en un moment à ce bruit formidable.  
Ainsi sur l'Océan qu'un orage a troublé,  
Quand sur les flots émus le calme est rappelé ;  
On n'entend qu'un bruit sourd de la vague écu-  
mante ,  
Qui s'apaise en grondant & retombe mourante.  
Bij

Des farouches Anglais tels paroïssent les flots ;  
Quand le sage Envoyé leur adressa ces mots.

„ Illustres ennemis , appuis de l'Angleterre ,  
„ Citoyens dans la paix , Héros pendant la guerre ,  
„ Que le ciel avec nous fit rois de ces climats ,  
„ Je ne viens point ici , Ministre des combats ,  
„ Dans un sang généreux tremper mes mains  
„       cruelles ,  
„ Et vuidier par le fer nos discordes nouvelles.  
„ D'un ministère saint revêtu par les loix ,  
„ Des augustes traités je reclame les droits.  
„ Chaque état en naissant eut ses bornes prescrites.  
„ La nature a pris soin de fixer nos limites :  
„ Ces sauvages rochers entassés jusqu'aux cieux  
„ Ont servi de barrière à nos communs ayeux ;  
„ Et de tous les traités l'uniforme langage  
„ Des mains de la nature a confirmé l'ouvrage.  
„ Cependant votre audace a franchi ces ramparts ;  
„ L'Oyo voit sur ses bords flotter vos étendarts.

- » De ce triste univers troublant la paix profonde ,  
» Faut-il toujours combattre & ravager le monde ?  
» De nos divisions l'humanité frémit ,  
» L'Amérique les pleure , & l'Europe en gémit.  
» Le droit , ce droit affreux d'exterminer les  
    » hommes ,  
» A regné trop long - tems sur la terre où nous  
    » sommes.  
» De l'Aurore au Couchant , & du Nord au Midi ,  
» De nos derniers combats le bruit a retenti.  
» Ah ! craignons d'exciter de nouvelles injures ,  
» De rouvrir de nos mains ces sanglantes blessures.  
» Les nouveaux mouvemens qui troublent nos  
    » déserts ,  
» Pourroient par leur secousse ébranler l'Univers :  
» Egaux par la nature , égaux par nos misères ,  
» Vivons tous en amis , en citoyens , en frères ;  
» Que les nœuds des sermens soient toujours  
    » respectés ;  
» Que la vertu nous lie & non pas les traités.

» Que dans le calme heureux d'une paix éternelle ,  
» Chaque Peuple « . . . . à ces mots que lui dictoit  
» son zèle ,

Par un plomb homicide indignement percé,  
Aux pieds de ses bourreaux il tombe renversé.  
Trois fois il souleva sa pesante paupière ,  
Trois fois son œil éteint se ferme à la lumière.  
De la France en mourant le tendre souvenir ;  
Vient charmer sa grande ame à son dernier soupir.  
Il meurt : foulés aux pieds d'une troupe inhumaine ;  
Ses membres déchirés palpitent sur l'arène.

O vous , de cette terre antiques habitans ,  
Citoyens des forêts , dans les antres errans ,  
Dont l'Europe orgueilleuse, au sein de la mollesse ,  
Contemple avec dédain la sauvage rudesse,  
Parlez : l'astre du jour qui luit sur vos forêts ,  
A-t'il vu parmi vous de semblables forfaits ?  
Du moins votre grossière & farouche droiture  
Suit les premières Loix de la simple nature.



L'Anglais , nouveau barbare , a traversé les mers  
Pour apporter ce crime au fonds de vos déserts.  
Allez , du fer tranchant d'une hache sanglante ,  
Gravez sur vos rochers cette image effrayante.  
Et vous , de l'univers agiles messagers ,  
O vents , portez ce crime aux climats étrangers :  
Et dans le monde entier , semez de ville en ville  
Les soupirs qu'en mourant exhala Jumonville.  
Que les cris de son sang dont l'impuissante voix  
Se perd dans les déserts en réclamant les Loix ,  
Que ces cris enlevés sur vos rapides aîles ,  
Percent des vastes Cieux les voûtes éternelles.

Par un premier forfait dans le crime affermi ,  
L'Anglais n'est ni cruel ni parjure à demi.  
Dans ses coupables mains la foudre se rallume ,  
Sous un noir tourbillon tout le rivage fume.  
Huit Français sans défense , au même instant frappés ,  
Des ombres de la mort tombent enveloppés.  
De leur sang répandu les ruisseaux se confondent ;

A leurs soupirs mourans les cavernes répondent :  
L'Anglais ivre de sang pousse un cri dans les cieux ,  
Et sa barbare joie étincelle en ses yeux.

Des loix des nations le suprême Génie ,  
S'envole en frémissant de cette terre impie ;  
Il craint de respirer un air si criminel :  
Il maudit à jamais ce rivage cruel.

Des Français désarmés le déplorable reste  
Survit pour éprouver un destin plus funeste.  
Ces guerriers généreux , jouets de leurs tyrans ,  
De climats en climats traînent des jours errans.  
Sous un ciel étranger , sans appui , sans fortune ,  
Réduits à fatiguer d'une plainte importune  
De leurs fiers ennemis l'insolente pitié ,  
Courbant sous la misère un front humilié ,  
Leurs mains , ces mêmes mains ministres de Bel-  
lone ,  
L'effroi de leurs Tyrans , & les soutiens du Trône ,

Tremblantes aujourd'hui , pour conserver leurs  
jours ,

De quelques alimens implorent les secours.

Quel fort pour des héros ! ô France ! ô ma Patrie !

Arme toi pour venger ta majesté flétrie.

Tandis que les Anglais sur cet infâme bord ,  
Portent de toute part l'esclavage ou la mort ,  
Un seul Américain emporté par la fuite ,  
Trompe quelques instans leur ardente poursuite ;  
Sa course eut prévenu la chute des torrens ,  
L'oiseau qui fend les airs , & le souffle des vents :  
Son corps souple & léger touche à peine la terre.  
Mais qui peut devancer les aîles du tonnerre ?  
Tout-à-coup élançé du cylindre brûlant ,  
Sur ses pas fugitifs le plomb vole en sifflant ;  
Et secondant trop bien une rage cruelle ,  
Lui porte dans le flanc une atteinte mortelle.  
Par le plomb meurtrier le sauvage blessé ,  
Pousse un cri dans les airs , mais n'est point terrassé.

Le désir d'échapper à ces tigres féroces ;  
D'instruire les Français de ces crimes atroces ,  
Sa robuste jeunesse, & sa mâle vigueur  
Que n'a point de l'Europe énervé la langueur ;  
Son sang qui bouillonne dans ses veines brû-  
lantes ,  
Tout ranime & soutient ses forces défaillantes ;  
Et quoique dans son sein il porte le trépas ,  
Il a loin des Anglais précipité ses pas.  
Tel dans les champs déserts du vagabond Numide,  
Un Cerf déjà frappé d'une flèche rapide,  
Des pièges de la mort lorsqu'il est entouré ;  
Des Chasseurs attentifs trompe l'œil égaré :  
Il fuit, mais dans les bois tandis qu'il se retire ,  
Il emporte avec lui le trait qui le déchire.

Des végétaux puissans dans les forêts éclos ,  
De son sang qui couloit ont arrêté les flots.  
Il pénètre les bois , il franchit les abîmes ,  
Des rochers escarpés il assiège les cimes.

Ses hurlemens plaintifs , ses cris remplis d'horreur,  
Partout sur son passage impriment la terreur.  
Il arrive couvert de sang & de poussiere ;  
Ses yeux ne voyoient plus qu'un reste de lumiere :  
Sur son front éperdu ses cheveux hérissés ,  
Les farouches accens de sa bouche élancés ,  
Son souffle haletant , & sa bruyante haleine  
Qui de ses flancs pressés s'échappoit avec peine ;  
Ses membres demi nuds & d'effroi palpitans ,  
Sous son corps affoibli ses genoux tremblotans ;  
La pâleur de la mort sur son visage empreinte ;  
Portent dans tous les cœurs la tristesse & la crainte :

Les Français pour l'entendre , autour de lui  
pressés ,  
Ont la tête immobile & les regards fixés :  
Mais à peine on l'approche , à peine on l'environne,  
Epuisé tout-à-coup , sa force l'abandonne.  
Le sang qu'il a versé , sa course , ses efforts ;  
De son corps défaillant ont usé les ressorts.

De revoir les Français le plaisir trop funeste  
De ses foibles esprits a dissipé le reste.  
Trois fois il veut parler , & sa langue trois fois  
Pour le récit fatal ne trouve point de voix.  
Les noms d'Anglais , de crime , & d'assassin fa-  
rouche ,  
En sons entrecoupés s'échappent de sa bouche.  
Enfin son œil mourant , fixé sur ces guerriers ,  
'Apperçoit près de lui le triste Devilliers.  
Il lui tend une main déjà presque glacée ,  
Et soulevant encor sa poitrine oppressée ,  
» O mon Pere\* , dit-il , avec de longs sanglots ,  
» Jumonville..... il expire , en prononçant ces  
mots.

Des Français replongés dans leur incertitude,  
Sa mort a redoublé la sombre inquiétude.  
Ses discours , ses sanglots , son regard effaré ,  
L'effroi qui se peignoit sur son front égaré ,

\* Les Sauvages appellent les Français , leurs peres.

Leur apprend que l'Anglais, que ce peuple parjure,  
A par quelque grand crime outragé la nature.  
Mais tous de Jumonville ignorent les destins ;  
S'ils ont chargé de fers ses généreuses mains ,  
Ou si foulant aux pieds les plus saints privilèges ,  
Ils ont teint de son sang leurs armes sacrilèges ;  
Et de mille soupçons leurs esprits dévorés ,  
Par un jour plus affreux craignent d'être éclairés :

Devilliers à la fois & citoyen & frère ;  
Tremble sur le destin d'une tête aussi chère.  
De noirs pressentimens viennent glacer son cœur ;  
Et sa tendre amitié redouble sa terreur.

Les Français cependant excitent leur audace ;  
A chercher Jumonville , à voler sur sa trace.  
On se rassemble , on court à flots impétueux :  
Tout le Fort retentit de cris tumultueux :  
Et les Drapeaux de Mars cachés à la lumière ,  
Noircis pendant la paix d'une oisive poussière ,

Déployés tout-à-coup aux regards du Soleil,  
Annoncent des combats le fatal appareil.  
De l'airain menaçant, précurseur des batailles,  
Les sifflemens aigus remplissent les murailles :  
Dans les antres obscurs des Arsenaux poudreux,  
Des foudres assoupis on réveille les feux.  
Le Soldat en fureur se couvrant de ses armes,  
Embrasse ses enfans & son épouse en larmes.  
Dans un lâche repos longtems enseveli,  
Le superbe Coursier par la paix amoli,  
Aux accens de l'airain qui frappent son oreille,  
Lève ses crins mouvans, s'enflamme & se réveille.

Instruits dans leurs déserts de l'horrible attentat,  
Les farouches humains enfans de ce climat,  
Viennent de toute part pour hâter la vengeance,  
Pour joindre leur massue aux foudres de la France.  
On les voit à grands flots accourir dans nos murs ;  
Et ceux qui des rochers creusent les flancs obscurs ;  
Et ceux qui cultivant les humides rivages,



Ont dressé près des lacs leurs cabanes sauvages ,  
Ou qui sans cesse armés d'inévitables traits ,  
Disputent leur pâture aux tigres des forêts.  
L'amour pour les Français , l'horreur pour l'An-  
gleterre ;  
Enflamme également tous ces fils de la terre.

Pour guider au combat ces féroces guerriers ,  
C'est toi qui fus choisi généreux Devilliers ,  
Toi , dans qui la valeur unie à la sagesse ,  
N'est point ce fol instinct , cette farouche yvresse  
Dont les fougueux accès , fruit de l'emportement ,  
Ne cherchent que le meurtre & le saccagement ;  
Mais cette fermeté courageuse & tranquille ,  
Qui voit tous les dangers d'un regard immobile ,  
Les cherche par devoir , les brave sans fureur ,  
Active avec prudence & sage sans lenteur.

Le Chef à qui Louïs , de ses mains souveraines  
De cet état naissant a confié les rênes ,

Embrasse ce héros de ses larmes baigné :

- » O guerrier vertueux , ô frere infortuné ;
- » Dit - il , va dans le sang d'un peuple de parjures ;
- » De ton Roi qu'on outrage , effacer les injures.
- » Ton bras que l'Amérique a vu toujours vain-  
» queur ,
- » Doit un exemple au monde , à la France un  
» vengeur.
- » Que dis-je ? As-tu besoin d'une voix étrangère ?
- » Écoute la nature , & la voix de ton frère.
- » Son sort est incertain , ton malheur ne l'est pas ;
- » Tu dois briser ses fers , ou venger son trépas.
- » Mais vous , ô noms sacrés que l'univers adore !
- » O nature ! ô justice ! ô vertu que j'implore !
- » Vous passion du sage , amour du genre humain !
- » Je puis lever au Ciel une innocente main.
- » Je n'ai point le premier ensanglanté la terre ,
- » Je n'ai point rallumé le flambeau de la guerre.
- » Si le sang des humains recommence à couler ,
- » Si l'Europe à ce choc doit encor s'ébranler ,

» Si ces

- » Si ces divisions , en meurtres trop fécondes ,  
» Doivent franchir les mers & troubler les deux  
» mondes ;  
» L'Anglais , qui le premier a rompu les traités ,  
» L'Anglais seul est auteur de ces calamités.  
» Puissent les cris plaintifs de la terre éplorée ,  
» Porter le désespoir dans son ame égarée !  
» Et puissent tous les maux qui vont être soufferts ,  
» Retomber sur sa tête & venger l'univers !

*Fin du second Chant.*





---

*CHANT TROISIÈME.*

**M**AIS déjà tout est prêt ; nos ardentes cohortes ;

S'élançant hors des murs & franchissent les portes ;

Déjà sous les courriers la campagne gémit :

Du bruit des bataillons l'air s'agite & frémit :

La poussière en volant forme un nuage immense :

Les tonnerres d'airain, que conduit la Vengeance ,

Trainés dans les forêts d'un pas pénible & lent ,

Roulent avec effort sur leur essieu tremblant.

Déjà le front couvert de ses voiles funèbres ;

La nuit sur l'Univers ramenoit les ténèbres ;

Et de l'astre du jour les regards expirans ,

Ne lançoient qu'un feu pâle & des rayons mourans ;

Sous la noire épaisseur d'une forêt antique ,

S'avançoient ces héros vengeurs de l'Amérique :

La nuit qui s'approchoit , augmentant la ter-  
reur ,

En redoubloit encor la ténébreuse horreur ;  
Et le profond silence & la noirceur de l'ombre  
Imprimoient à ces lieux une majesté sombre.

Tout-à-coup , ô prodige ! une lugubre voix  
D'un long gémissement fait retentir ces bois :  
De mille accens plaintifs la nature est troublée ;  
Par de longs tremblemens la terre est ébranlée ,  
Ses abîmes profonds s'ouvrent en mugissant ,  
Le Soldat éperdu s'écrie en pâlisant.

Quand du sein de la terre un phantôme effroya-  
ble

S'élève , & dans les Cieux pousse un cri lamen-  
table.

Son front cicatrisé , blanchi par la pâleur ;  
Semble des pins altiers égaler la hauteur ;  
De ses flancs déchirés d'une large blessure ;  
Le sang coule à grands flots & pousse un long  
murmure ;

Des vêtemens affreux , dépouilles des tombeaux ;  
Couvrent son corps sanglant de leurs tristes lam-  
beaux ;

Dans ses mains étincelle une torche funébre.  
Tel parut de Laïus le phantôme célèbre ,  
Lorsqu'il vint révéler de tragiques horreurs ,  
Et d'un fils parricide accuser les fureurs.

Le Soldat reconnoît l'ombre de Jumonville ;  
Surpris , glacé d'horreur , il demeure immo-  
bile.

Il jette sur cette ombre un regard effrayé ,  
Et frémit à la fois de rage & de pitié.

Devilliers éperdu tend les bras à son frère :  
» O toi , s'écria-t'il , ombre terrible & chère ,  
» Triste & fatal objet de tendresse & d'effroi ;  
« Hélas ! c'est donc ainsi que tu t'offres à moi !  
» O funeste départ ! déplorable voyage !  
» O de mon cœur troublé trop sinistre présage !

„ Ce peuple parricide a donc percé ton flanc !  
„ Je n'en puis plus douter : Je vois couler ton  
sang.

Alors , de ces forêts perçant l'affreux silence ,  
Le Spectre désolé cria trois fois : Vengeance.  
Les rochers attendris , les antres gémissans ,  
Répétèrent au loin ces funébres accens ;  
L'enfer s'émeut au bruit de ce triste murmure ,  
Et répond par ses cris , aux cris de la nature.  
Le Spectre au même instant disparut & s'enfuit ,  
Et rentra dans le sein de l'éternelle nuit.

Les Français éperdus & courbés vers la terre ,  
Restent comme frappés des flèches du tonnerre :  
Une muette horreur semble les glacer tous ;  
L'excès de leurs douleurs enchaîne leur courroux.  
Mais bientôt , dans leur sang la fureur allumée  
Éclate & fait briller leur prunelle enflammée ;  
De leurs yeux pétillans jaillissent mille éclairs ;  
Mille cris élancés font retentir les airs ;



Sous leurs pieds tremble au loin ce sauvage hémisphère ;

Leur bouche frémissante écume de colère ;

Le fer même altéré du sang des assassins ,

S'agite de fureur dans leurs tremblantes mains.

Le Démon des combats , affamé de carnage ;  
Aux cris de la Vengeance accourt sur ce rivage.  
Du sommet d'un rocher , dont le front sourcil-  
leux

Semble à l'œil étonné porter le poids des cieux ;

Il donne le signal , & sa voix infernale

Fait mugir dans les airs sa trompette fatale.

Les montages , les mers , les rochers & les  
bois

Tremblèrent aux accens de sa funeste voix.

Des Français égorgés les manes l'entendirent ;

Leurs cadavres sanglans de joie en treffaillirent.

Les mères , qu'effrayoient ces redoutables sons ,

Sur leur sein palpitant pressent leurs nourrissons.

Les ombres cependant éclipsoient la lumière :  
Le Dieu qui des humains vient fermer la paupière ;  
Versoit sur l'Univers ses humides pavots ;  
Nul Soldat ne se livre aux douceurs du repos.  
Cette image terrible à leurs yeux retracée ,  
Dans l'horreur du silence occupe leur pensée :  
Et leurs cœurs enflammés d'une bouillante ardeur ,  
De la tardive aurore accusent la lenteur.

Devilliers tout en proie à sa douleur mortelle ,  
Invoque Jumonville ; à grands cris il l'appelle ,  
Et ses errantes mains le cherchent dans les lieux ,  
Où son ombre une fois s'est offerte à ses yeux.

Enfin l'Astre du jour sortant du sein de l'onde ,  
Vient chasser de la nuit l'obscurité profonde ;  
Et des premiers raïons l'Olimpe blanchissant ,  
Sur l'Univers charmé répand un jour naissant.  
Mille cris sont lancés vers la céleste voûte.  
A travers les forêts le Soldat fuit sa route.

De ces tristes climats les sauvages enfans ,  
Des Français incertains guident les pas errans :

Ils arrivent enfin dans la fatale plaine ,  
Monument éternel de vengeance & de haine ;  
Où des Héros Français lâchement égorgés  
Erroient en gémissant les manes outragés.  
Leurs corps cicatrisés par les traits de la foudre ,  
Dans ces champs malheureux alloient tomber en  
poudre.

A travers ces lambeaux , ces cadavres sanglans ,  
Devilliers attendri s'avançoit à pas lents.

Il voit , il reconnoît , quel spectacle funeste !

De son frere étendu le déplorable reste.

Il pousse un cri perçant : de douleurs enivré ,

Il serre entre ses bras ce corps défiguré.

» C'est donc toi que je vois , que j'embrasse , ô mon  
» frère !

» Ainsi t'offre à mes yeux cette terre étrangère !

- » Le trépas sur ton front étale ses horreurs !  
» Ta voix ne peut répondre aux cris de mes dou-  
» leurs !  
« C'est pour ce sort affreux que quittant ta patrie ;  
» Tu t'arrachas des bras d'une mere attendrie ,  
» Et cherchant sur les flots ce fatal uniwers ,  
» De l'immense Océan tu franchis les déserts !  
« Hélas ! tandis qu'ici couché sur la poussière ,  
« Tes yeux sont pour jamais fermés à la lumière ;  
» Peut-être prosternée aux pieds des immortels ,  
» Ta mère de ses cris fatigue les autels ;  
» Et redemande aux cieux que sa tendresse im-  
» ploie ,  
» La faveur de revoir ses deux fils qu'elle adore.  
» C'en est fait : sa douleur , ses cris sont superflus ;  
» Et ses yeux maternels ne te reverront plus.  
» Mais moi, dans le tombeau si je ne peux te suivre ,  
» Si le destin cruel me force à te survivre ;  
» Si de Mars & des flots évitant les dangers ,  
» Je dois revoir un jour nos antiques foyers ;

„ Sans toi , comment paroître aux regards d'une  
„ mère ?

„ Comment porter mes pas sous son toit solitaire ?

„ Déjà j'entends ses pleurs, ses lamentables cris ,

„ Me demander mon frère , & réclamer son fils.

„ Hélas ! ton corps sanglant , privé de sépulture ;

„ Des vautours affamés est l'indigne pâture !

„ Et j'étois loin de toi , dans ces momens affreux !

„ Et ma mourante main n'a point fermé tes yeux !

„ Je n'ai pu t'embrasser ! sur ta bouche plaintive ,

„ Je n'ai pu recueillir ton ame fugitive !

„ Ah ! pourquoi , de nos murs quand je t'ai vu  
„ partir ,

„ Mon frère , à te quitter ai-je pu consentir ?

„ J'aurois suivi tes pas sur ce rivage impie ,

„ Aux dépens de mes jours j'aurois sauvé ta vie :

„ Ou si je n'avois pu prévenir ton trépas ,

„ Au sein des meurtriers j'eusse enfoncé mon bras ;

„ Dans leurs rangs confondus semé les funérailles ,

„ De ma sanglante main déchiré leurs entrailles ,

» Et moi-même immolé pour te prouver ma foi ,  
» J'aurois en t'embrassant expiré près de toi.

A ce discours succède un lugubre silence.  
La tristesse , l'horreur , la pitié , la vengeance ,  
Dans son cœur déchiré dominant à la fois.  
Immobile , éperdu , sans couleur & sans voix ;  
Sur ces restes affreux sa vûe est attachée.  
Tous les Français , l'œil morne & la tête panchée ;  
Rangés autour de lui partagent ses douleurs :  
Leurs visages guerriers sont humectés de pleurs  
Que dis-je ? des forêts ces hôtes sanguinaires ,  
Qui des loups dévorans partagent les repaires ,  
Ces Sauvages mortels , dont la férocité  
Avec le sang des ours sucça leur cruauté ,  
Dont rien ne peut dompter l'inflexible rudesse ,  
Qui sourds à la pitié , la prennent pour foiblesse ,  
Pour la première fois se sentent ébranler :  
De leurs yeux attendris on voit des pleurs  
couler.

- „ Tout-à-coup Devilliers Quoi nous versons  
„ des larmes !  
„ Nous Français ! nous guerriers ! nous qui portons  
„ des armes !  
„ Nous pleurons ! & l'Anglais qui cause nos tour-  
„ mens ,  
„ Insulte avec orgueil à nos gémissemens.  
„ Nous pleurons ! n'avons-nous que des pleurs à  
„ répandre ?  
„ O mon frère , est-ce là ce qu'exige ta cendre ?  
„ Une oisive pitié doit encor t'irriter.  
„ C'est un tribut de sang qu'il faut te présenter.  
„ Allons , braves amis , héros vengeurs des crimes ;  
„ Allons sur ces ramparts immoler nos victimes.  
„ Jumonville vous guide , & son ombre en cour-  
„ roux  
„ Contre vos ennemis dirigera vos coups.

Il dit , & vers ces murs en horreurs si fertiles ,  
De son courfier fougueux presse les flancs agiles ;

Deux fois en fait le tour , & d'un œil curieux  
Mefure avidement ce Fort audacieux.  
Son regard étincelle , & fon bouillant courage  
Voudroit au même instant s'y frayer un paffage.  
Ainsi dans les déferts des fables Africains ,  
Une lionne horrible & l'effroi des humains ,  
A qui dans fon abfence une cruelle adrefse ,  
Ravit fes lionceaux , objets de fa tendrefse ,  
Suit les pas du chaffeur , fur le fable imprimés ,  
Et vole jufqu'au lieu qui les tient renfermés .  
Furieufe , écumante , & de fang altérée ,  
De ce coupable azile elle affiége l'entrée ;  
Et les crins hériffés , autour de ces ramparts ,  
Promène en rugiffant fes avides regards.

*Fin du Troisième Chant.*



---

*CHANT QUATRIÈME.*

**D**ÉJA nos Bataillons précédés par la crainte ,  
Ont renfermé le fort dans leur terrible enceinte.  
Leur Chef d'un front serein dispose le trépas ,  
Et du soldat fougueux a réglé tous les pas.  
Des Anglais investis la farouche insolence  
Du haut de leurs ramparts semble braver la France.  
Mais en vain par la haine & la rage animé ,  
D'un intrépide orgueil leur front paroît armé ;  
Une sourde terreur étonne leurs courages ,  
Et dément en secret ces superbes visages :  
Du sang qu'ils ont versé les formidables cris ;  
D'un désordre vengeur tourmentent leurs esprits :  
Jumonville les glace , & son ombre irritée  
Fait siffler ses Serpens dans leur ame agitée.

Ces favoris des Arts & du Dieu des combats ;  
Qui portent dans leurs mains l'épée & le compas ,

Qui joignent l'art de vaincre avec l'art du  
Génie ;

Et consacrent à Mars les leçons d'Uranie ;  
Déjà contre les murs ont dirigé l'effort  
De ces bouches d'airain qui vomissent la mort.  
A l'aide du compas leur main sûre & puissante  
Sçait guider à son gré la foudre obéissante ,  
Lui montre les ramparts quelle doit écraser ,  
Et lui prescrit les lieux qu'il lui faut embraser.

Dans un ordre effrayant ces fatales machines  
Aux ramparts menacés annoncent leurs ruines.  
Dans le creux du cylindre avec art entassé ,  
Par le Soldat poudreux le salpêtre est pressé :  
Et les globes de fer entourés de bitume ,  
Attendent le moment que le souffre s'allume.  
Le signal est donné ; les feux étincelans ,  
De l'amorce embrasée ont passé dans les flancs.  
La flamme resserrée , active , impatiente ;  
S'agit avec fureur dans sa prison brûlante ;

De l'airain mugissant elle chasse à grand bruit  
Ces globes messagers de la mort qui les suit.  
Soudain l'air s'obscurcit d'une épaisse fumée ;  
Un nuage de souffre enveloppe l'armée ;  
La terre épouvantée en frémit de terreur ;  
L'airain qui les vomit , en recule d'horreur.  
Ces tempêtes de fer , cette grêle homicide ,  
Divise l'air , qui cède à sa course rapide ;  
Et du Fort ébranlé jusqu'en ses fondemens ,  
Frappe à coups redoublés les boulevards fumans.

L'Anglais audacieux , fier au sein des allarmes ,  
Fait du haut de ses murs tonner les mêmes armes.  
Les éclairs enflammés répondent aux éclairs ;  
La foudre vient heurter la foudre dans les airs.  
De feux environné , le Soldat dans la plaine  
Ne reçoit dans ses flancs qu'une brûlante haleine.  
Enfin le Fort s'entr'ouvre , & prêt à s'écrouler  
Son superbe rampart commence à chanceler.

Le Français à grands cris appelle la vengeance :  
D'un cours impétueux vers la brèche il s'avance.  
Le fier Américain , les bras ensanglantés ,  
Le fuit d'un pas égal & marche à ses côtés ;  
Tel qu'un tigre en fureur à l'aspect de sa proie ,  
En marchant il écume , & tressaille de joie.  
Déjà dans son esprit , des Anglais expirans  
Il croit fouler aux pieds les membres palpitans.  
Armé du plomb fatal & du fer homicide ,  
L'Anglais affecte encor un orgueil intrépide.  
Son épais bataillon offre un rampart vivant ,  
De piques hérissé , de feux étincellant.

L'aspect des assassins teints du sang de son frère ,  
Enflamme Devilliers , redouble sa colere.  
Remplis de son courroux , ses superbes Soldats  
Dans les rangs ennemis ont volé sur ses pas.  
La soif de se venger , l'emportement , la rage ;  
Frappent à coups pressés , & sèment le carnage.  
La Mort impitoyable errant sur ces débris ,  
Remplit l'air d'alentour de ses lugubres cris :

Mille traits aiguifés arment fes mains cruelles :  
Dans des ruisseaux de sang elle trempe fes ailes.

Par la flamme & le fer les Anglais terrassés,  
Déjà couvrent les murs de leurs corps entassés ;  
Et leur manes sanglans, dans les royaumes sombres,  
Des Français égorgés vont appaifer les ombres.  
Sur un épais nuage assise dans les airs ,  
L'ardente Néméfis fait briller ses éclairs.  
Des forfaits des mortels vengereffe implacable ,  
Elle tient dans ses mains un glaive redoutable ;  
Et son souffle puissant , ame de ces combats ,  
Dans le sein des Anglais dirige le trépas.

Ils cèdent : c'en est fait : la terreur qui les glace ,  
Étonne leur courage & dompte leur audace.  
Vaincus , chargés de fers , ces monstre désarmés,  
D'un reste de fureur sont encor enflammés ;  
Et la férocité que la valeur surmonte ,  
Sur leur front abattu se mêle avec la honte.

- Devilliers s'adressant à ses Soldats vainqueurs ;  
» Héros qui m'écoutez , intrépides vengeurs ,  
» Que j'aime à voir vos bras tout fumans de carnage !  
» Fiers soutiens de la France , achevez votre ou-  
» vrage.  
» Assez & trop longtems ces funestes ramparts ;  
» De leur aspect impur ont souillé nos regards.  
» Sous nos puissans efforts que ces tours se renver-  
» sent ;  
» Que leurs débris épars dans les champs se dis-  
» persent ;  
» Qu'un jour dans ces déserts le voyageur conduit ,  
» Y cherche en vain la place où ce Fort fut  
» construit ;  
» Et ne laissons enfin sur la terre où nous sommes ;  
» Que le courroux des cieux & la haine des  
» hommes.

Il dit : & le Soldat lui répond par ses cris.  
Une ardeur renaissante enflamme les esprits.

De ce Fort odieux on brise les murailles ;  
De la terre étonnée on perce les entrailles ;  
Et dans ses flancs obscurs les fondemens cachés ,  
Par mille bras unis sont bientôt arrachés.  
On renverse ces toits , ces cabanes cruelles ;  
Des brigands assassins retraites criminelles.  
A l'aide du Salpêtre , élançés dans les airs ;  
Les murs en retombant font trembler ces déserts ;  
L'Olympe retentit : une affreuse poussière ,  
De ses voiles épais obscurcit la lumière.  
A l'effort du Soldat & du fer destructeur ;  
Les feux joignent encor leur active fureur.  
La flamme qui pétille en consumant sa proie ,  
A replis ondoyans dans les airs se déploie :  
Et ces coupables lieux n'offrent plus aux regards ;  
Que des monceaux de cendre & des rochers épars.

O malheureux Anglais ! Peuple foible & fu-  
perbe !  
Voilà donc vos ramparts ensevelis sous l'herbe !

Impuissans dans la guerre , assassins dans la paix ,  
Lâches pour vous défendre , hardis pour les for-  
faits ,

Où sont ces grands guerriers, ces Héros magna-  
nimes ?

N'êtes-vous courageux qu'à commettre des cri-  
mes ?

Tremblez : ces premiers coups de nos justes fu-  
reurs ,

De maux plus grands encor sont les avant-cou-  
reurs.

Je vois dans ses projets votre audace trompée ,  
Des flots de votre sang l'Amérique trempée.

\* Bradhoc de vos complots sinistre exécuteur ,  
Des Traités & des Loix sacrilège infraiteur ,  
Qui devoit en guidant vos troupes conjurées ,  
Au Char de l'Angleterre enchaîner nos contrées ,

\* Bradhoc , Général Anglais , qui avoit fait une invasion dans le Canada avec un corps de troupes considérable , fut vaincu par une armée de Français & de Sauvages réunis. Il périt lui-même dans le combat.



Sur des monceaux de morts , percé de mille coups ,  
Exhale ses fureurs & son ame en couroux.

\* O triste Virginie ! ô malheureux rivages !  
Je vois vos champs en proie à des monstres fau-  
vages.  
Je vois dans leurs berceaux vos enfans massacrés ;  
De vos vieillards sanglans les membres déchirés ,  
Vos ramparts & vos toits dévorés par les flammes ,  
La massue écraser vos filles & vos femmes ,  
Et dans leurs flancs ouverts leurs fruits infortunés ,  
Condamnés à périr avant que d'être nés.  
Votre sang n'éteint pas l'ardeur qui les dévore :  
Sur vos corps déchirés & palpitans encore ,  
Je les vois étendus , de carnage souillés ,  
Arracher vos cheveux de vos fronts dépouillés ,  
Et fiers de ce fardeau , dans leurs mains triom-  
phantes ,  
Montrer à leurs enfans ces dépouilles fumantes.

\* Ravages affreux des Sauvages dans les Colonies Anglaises.

Quelques soient les forfaits qui nous aient outragés ;  
Anglais , peut - être hélas , sommes - nous trop  
vengés.

L'Amérique s'éloigne & l'Europe m'appelle ;  
Là je vous vois flétris d'une honte nouvelle.

Ces \* superbes ramparts qui captivant les mers ,  
A Neptune indigné sembloient donner des fers ,  
Et dominant au loin sur ses plaines profondes ,  
Au joug de la Tamise asservissoient ses ondes ;  
De leurs fiers défenseurs devenus le cercueil ,  
Ont vu par le Français terrasser leur orgueil.  
De Mahon écrasé je vois les murs en poudre ,  
Sur ses rochers brisés, je vois fumer la foudre.

Ces ¶ errantes forêts , & ces nombreux vaisseaux ,  
Sous qui le Dieu des mers sembloit courber ses  
flots ,

\* Conquête de Minorque sur les Anglais.

¶ Bataille navale gagnée par M. le Marquis de la Galissonnière  
sur l'Amiral Bink,

Et qui du fol espoir d'un chimérique empire,  
Nourrissoient de vos cœurs le superbe délire,  
Démentant aujourd'hui cet espoir suborneur,  
A Neptune vengé font voir leur déshonneur.  
De leurs débris flottans je vois les mers couvertes;  
L'Océan affranchi s'applaudit de vos pertes;  
Vos pâles Matelots gémissent dans nos fers;  
Le sang de vos guerriers teint l'écume des mers.

Mon\* œil parcourt au loin ces immenses contrées,  
Par le flambeau des cieux de plus près éclairées;  
Ces lieux où le Niger brûlé dans ses roseaux;  
Sous les feux du Midi voit bouillonner ses eaux;  
Et ceux de l'Indien, qui voisin de l'aurore,  
Voit naître le premier l'astre qui le colore.  
Par la voix du commerce appellés sur ces bords,  
Tous les peuples en foule y portoient leurs trésors;

\* Comptoirs des Anglais dans l'Afrique & dans les Indes, ruinés par les Français.

Et vos avarès mains sur ces rives fécondes ,  
Amassoient à loisir les tributs des deux mondes.  
Par le Français vainqueur ravagés & détruits  
Ces Temples de Plutus en cendres sont réduits.  
Sur ces bords désolés votre commerce expire ;  
Cet arbre dont les fruits nourrissoient votre empire,

Coupé dans sa racine & couvert de débris ,  
Voit sa tige séchée & ses rameaux flétris ;  
Et l'or de ces climats égaré dans sa source ,  
S'éloignant de vos bords , dirige ailleurs sa course.

C'est ainsi qu'aux forfaits égalant les revers ,  
Un Dieu de vos débris remplit tout l'Univers.  
De l'ardent équateur aux deux pôles du monde ,  
Némésis vous poursuit sur la terre & sur l'onde.  
De quoi vous ont servi tant de droits profanés ,  
Et cet affreux tissu de forfaits combinés ,  
Qui sourdement tramés dans l'ombre & le silence ,  
Devoient en éclatant anéantir la France ?

Tous ces traits que vos mains aiguisoient contre  
nous ,

Lancés par vos fureurs, sont retombés sur vous.

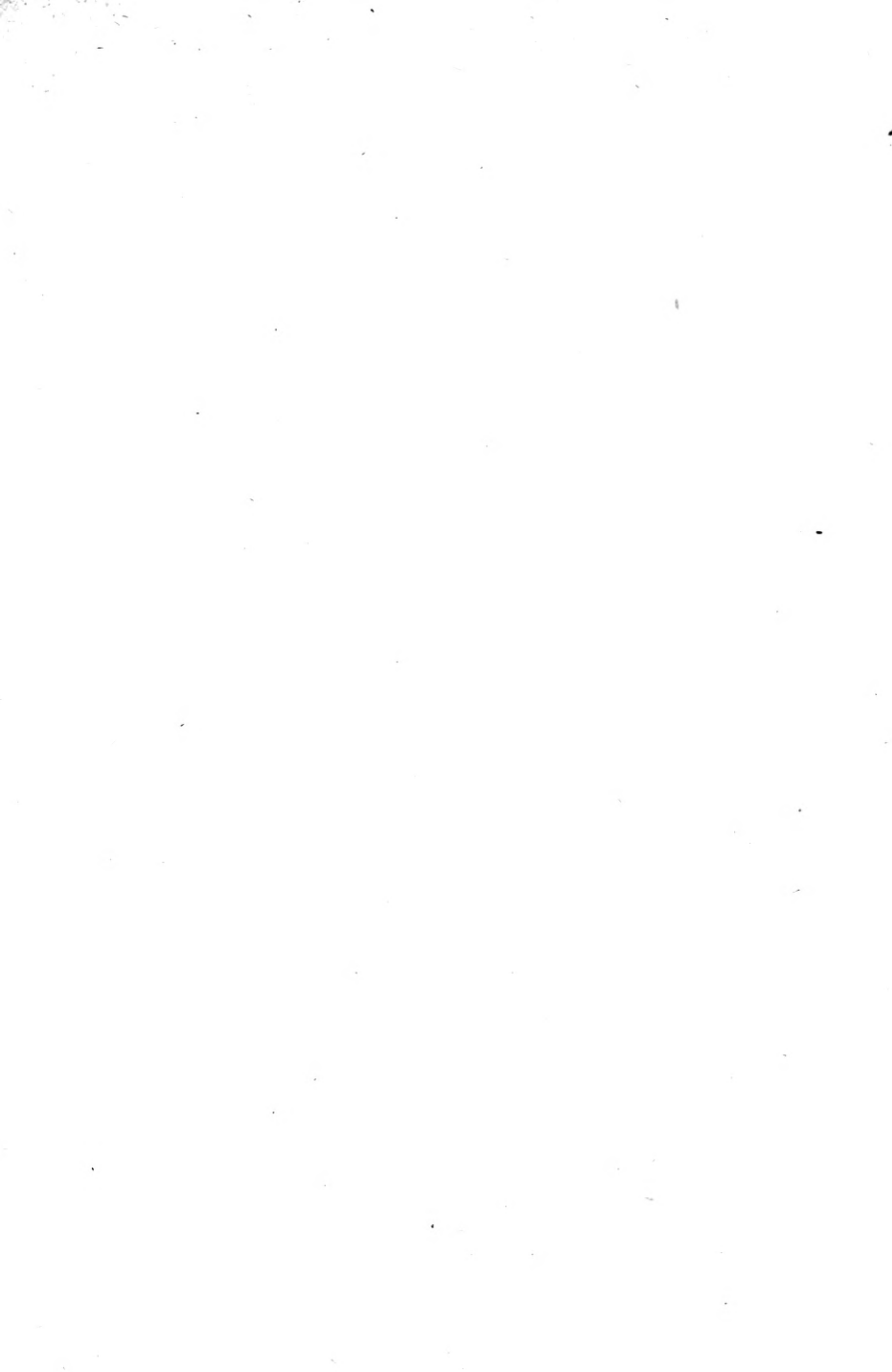
Ainsi des Dieux vengeurs la justice éternelle ,  
Terrasse des méchans l'audace criminelle.

Fléau de l'Univers, ô peuple ambitieux ,  
Crains le bras des mortels & la foudre des Dieux.

F I N.










1891  
J. H. H. H.  
H. H. H. H.  
H. H. H. H.  
H. H. H. H.



The background of the entire page is a traditional marbled paper pattern. It features a complex, organic design with swirling, cell-like shapes in various shades of grey, black, and white. The pattern is dense and covers the entire surface, creating a textured, aged appearance.

Deacidified using the Bookkeeper process  
Neutralizing agent: Magnesium Oxide  
Treatment Date: Nov 2005

**PreservationTechnologies**  
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive  
Cranberry Township, PA 16066  
(724) 774-2111

